Au temps du dur labeur des galvachers

Cette photo de 1923 est exposée à la Maison des galvachers, à Anost.
Elle permet de visualiser la taille des grumes transportées par les galvachers et leurs bœufs.



Nous voilà à Bussy, dernier village sur la route avant la grande forêt morvandelle. Dans ce hameau d'Anost, nous sommes nombreux, et c'est la fête. C'est le 1er mai 1861, l'heure pour la plupart des hommes des villages alentour de partir pour la galvache. Nous sommes des charretiers nomades. Chaque année, du printemps à l'automne, nous partons dans les départements voisins, dans le pays bas, c'est-à-dire la plaine, chacun avec une paire de bœufs et une charrette. La plupart d'entre nous vont vendre leurs services à des propriétaires forestiers, pour transporter de grosses grumes de bois, de la forêt jusqu'à un port ou une scierie, qui en fera du bois d'œuvre. D'autres transporteront des récoltes, des minerais, des pierres meulières...

Dans le Morvan, on est dur à la tâche

Un travail de force, pour lequel nous sommes reconnus. Dans le Morvan, on est dur à la tâche. Tout comme nos bœufs. Des morvandelles, dont les sabots sont ferrés, au pelage rouge et blanc, à la force tranquille, adroites, athlétiques, courageuses et dociles, qui n'ont pas leur pareil dans les pentes raides.

En ce jour de départ, nos femmes et nos enfants sont là. Nos attelages sont décorés de fleurs, de rubans et de cocardes. On boit, on rit, on chante à l'auberge du Co. Sur les 3.500 habitants d'Anost, nous sommes 700 à partir. Bientôt, le village sera bien triste sans nous. Les femmes resteront ici s'occuper des travaux de la ferme et des champs, avec les enfants et nos parents, trop vieux pour nous suivre. Les plus jeunes femmes partiront à Paris pour trouver une place comme nourrice ou comme domestique. Il n'y a pas assez de travail pour nous tous ici. Le climat est rude, les récoltes maigres, on est obligé de partir pour trouver un complément.

Veiller à bien s'entendre

Moi, je pars avec mon équipe dans les forêts des Vosges. Nous sommes une dizaine, tous d'Anost. Il y a des frères, des cousins, des voisins, des amis... Certains sont aguerris, d'autres, plus jeunes, font leur première ou deuxième saison. On se connaît tous, et je veille à ce que tout le monde s'entende bien. On va quand même passer six mois ensemble à trimer, il faut être solidaires. Chaque année, c'est moi qui organise notre voyage. J'ai loué une maison pour pas cher, un pré où mettre nos bœufs, et négocié avec le propriétaire le travail à faire et la somme due. On ne part pas comme ça à l'aventure. Ma femme, Fanchon, sera la seule à nous suivre. Elle s'occupera des repas et fera tourner la maison. L'an dernier, on s'était installés dans une maison hospitalière et on dormait à même la paille.

Chanter pour motiver le travail

15 juillet. Le quotidien est dur, physique, rythmé. On se lève à 5 heures, et après la soupe, on va chercher les bœufs au pré. Certains partent en forêt charger de nouveaux billons, larges de plus de 1,50 m. D'autres s'occupent de livrer ceux que nous avons sortis de la forêt hier. Une petite partie de l'équipe est retournée à Anost pour aider à faire les foins. Ils reviendront bientôt.

J'entonne avec assurance un chant en patois pour accompagner et motiver le travail, aussi bien le nôtre que celui des bœufs : « Allez Rougeot, allez Corbin, allez mes jolis bœufs, il va falloir travailler... Allez, Alleeeeez... ».

Vu les poids que nous transportons, la galvache demande une parfaite relation avec nos animaux. Au son de ma voix, ils sont capables de charger les grumes sans aucune intervention ou presque, pendant qu'on s'occupe du cric et des engins de levage. Ils ont été dressés à cela, pendant des années. L'aiguillon n'est là que pour les rappeler à l'ordre de temps en temps.

À midi, à même le chariot, on prend un repas frugal : du pain préparé par Fanchon et du fromage, arrosé d'eau. On rentre à la tombée de la nuit et on mange un repas un peu plus copieux : des pommes de terre récoltées chez nous, avec un peu de lard du cochon que nous avons tué et salé cet hiver. On s'accorde aussi un peu de vin. Il faut bien se relâcher. Parfois, le jeune Jeannot nous joue un air, mais on ne tarde pas à aller se coucher, les journées sont longues.

Le dimanche, il y a souvent des bals. Jeannot y a rencontré une fille. J'ai bien l'impression qu'il ne compte pas rentrer au pays, celui-là. Ils sont nombreux, nos jeunes, à prendre racine dans le pays bas à la faveur d'une rencontre... Cela dit, chez nous, l'hiver, le même labeur les attend : ils retournent chez leurs parents, et s'échinent à couper du bois destiné au flottage, pour chauffer les Parisiens. Souvent, ils finissent par trouver une place dans une usine, comme aux forges de Guérigny, ou ils partent à Paris.

Quelques centaines de francs pour acheter un lopin de terre

Allez, encore quatre mois avant la Saint-Martin. Ce sera alors l'heure de rentrer et en décembre, une nouvelle foire sera organisée pour nous. Je revendrai les bœufs qui ont fait leur temps. Une fois le charron, qui répare la charrette, et le maréchal- ferrant payés, ainsi que la location de la maison et du pré, il me restera bien quelques centaines de francs. De quoi acheter un lopin de terre supplémentaire pour agrandir la ferme et avoir de meilleures récoltes. Il sera d'ailleurs temps de s'occuper des labours pour la saison prochaine. Je réparerai le matériel, les cuirs et les harnais, il faudra ensemencer, et l'an prochain, au 1er mai, tout recommencera...

Marlène Martin, *L'Yonne Républicaine*, 5 août 2026